

1940 - 1944

Pechbonnieu village de résistants

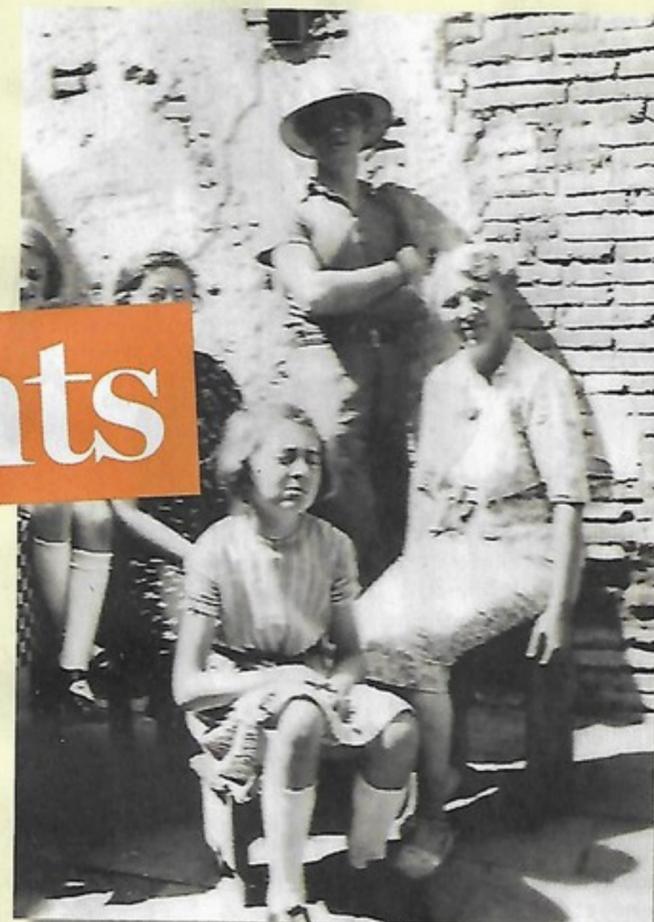
Entre 1940 et 1944, les Robène, encouragés par la discrétion complice de tout un village, ont fait de leur foyer une base arrière de la Résistance. Retour sur le quotidien d'une famille qui a fait la fierté de Pechbonnieu.

[Texte: Faouzi Asmoun. Photos: FA et DR]

L'histoire

Blanche Robène, ancienne contremaîtresse aux établissements de lessive Morriss, son époux Lucien Robène, métallurgiste employé chez Latécoère et leurs deux enfants, Marguerite et Lucette, ont mis leurs vies en péril pour protéger celle des autres. Comme une évidence pour cette famille qui transforme leur chaumière en refuge salutaire pour ceux qui ont fait le choix de fuir la barbarie nazie. Pendant quatre ans, des résistants, des enfants juifs, des parachutistes anglais, des déserteurs de la Wehrmacht et des réfractaires au Service du Travail Obligatoire ont trouvé refuge chez cette famille pechbonnilienne, au vu et au su de tous. Pas moins d'une dizaine d'âmes rompaient quotidiennement le pain dans cette humble demeure du 11 Route de Saint-Loup, devenue aujourd'hui un magasin d'optique. De la 35^e brigade MOI au Mouvement de Résistance des Prisonniers de Guerre et de Déportés du neveu du général de Gaulle, Michel Caillaud - dit « Charrette » - la maison Robène a été un véritable nœud de croisement de la Résistance. Maîtresse de maison exemplaire, Blanche allait jusqu'à se compromettre directement sur le terrain en transmettant des messages ou en convoyant des mystérieux passagers. « De temps en temps, ma grand-mère accompagnait ma mère à la

clinique de la poupée qui était située au niveau de la rue des Lois, rappelle avec une pointe d'émotion, Laurent Robène, petit-fils de Blanche et fils de Marguerite. Dans la poupée, il y avait un message qui était récupéré par la maîtresse des lieux. On pouvait craindre une fouille surprise des sacs, des poches, mais pas la fouille d'une poupée. »
Hôtellerie clandestine, lieu de rencontre, de séjour, de soins, d'impression de tracts, étape refuge, escale lors de transferts, échange d'informations... Les Robène ne négligent aucun front. « Tout se déroulait dans une clandestinité bien orchestrée et avec le silence bienveillant de tous les villageois, précise Laurent Robène. Entre les institutrices du village qui ne pouvaient ignorer l'apparition et la disparition soudaine de nouvelles têtes dans leurs classes, le prêtre Despax qui ne posait aucune question ou simplement la boulangère qui fermait les yeux sur le nombre de tickets de rationnement... Tout le village était au courant des affaires des Robène. » Comble de l'histoire, le responsable de la milice locale, le Baron de Lassus, résidait dans le village.
Après la débâcle allemande, la famille Robène reprend le cours « normal » de sa vie, sans s'attarder sur cette bravoure dont elle a fait preuve, ni pointer du doigt le manque



A gauche, des membres de la famille Robène dans les années 1940
à droite, Laurent posant devant la plaque commémorative

Haute-Garonne

LES SAVIEZ-VOUS ?

Un canon bien caché
Armés de leur décret du 11 octobre 1941, les autorisant à réquisitionner les statues et monuments en alliages cuivreux dans les espaces publics et les locaux administratifs, les agents du gouvernement de Vichy envoient une missive à Pechbonnieu pour dresser une liste de ces nouvelles sources de métal. Hors de question pour les Pechbonniliens de céder à l'ennemi le fameux canon de 175 offert à la commune pour honorer son Monument aux Morts. Ils s'empresent alors de creuser une tranchée pour y dissimuler le mortier. Une manœuvre gardée longtemps secrète, le canon ne reverra la lumière du jour qu'en 1991 !

de reconnaissance de certains hôtes.

Hommages tardifs

Mais ce passé héroïque était à deux doigts de sombrer dans les abîmes de l'indifférence sans l'intervention de Laurent Robène. En recoupant les informations trouvées dans les archives, les souvenirs de sa mère et de sa tante, les procès-verbaux de la commission spéciale et les témoignages de certains grands résistants, Laurent Robène a pu déchirer le voile de l'oubli qui a recouvert la mémoire de Pechbonnieu. Un travail d'orfèvre qu'il a compilé dans son livre « La chambre de derrière » (édition L'Harmattan, 212 pages, 21,50 €).
« Mon objectif premier était de renseigner un dossier pour que mes grands-parents soient considérés comme Juste parmi les nations, relate l'écrivain. Mais au fur et à mesure que je tirais sur la ficelle, je trouvais davantage de témoignages et d'anecdotes. Et naturellement, une grande partie du livre est nourrie des souvenirs de ma mère. » Grâce à son travail, l'Institut Yad Vashem de Jérusalem décerne le titre de « Juste parmi les nations » à Blanche et Lucien Robène, le 26 avril 2017. Une plaque commémorative vient compléter cet hommage fait à une grande dame, tout aussi courageuse qu'humble, qui a ouvert les portes de son foyer à la Résistance.



L'hommage

La lettre d'Edgar Morin, sociologue
Laurent Robène a publié au début de son livre la lettre d'Edgar Morin : « J'ai trouvé refuge chez Mme Robène au cours de l'été 1943 et pour quelques mois. Déjà, y était accueilli Jean Krazatz, antifasciste allemand ami de Clara Malraux, qui allait s'associer à moi au Mouvement de Résistance des Prisonniers de Guerre et de Déportés. Il y avait d'autres clandestins qui étaient hébergés. Mme Robène m'a fait faire une carte d'identité vraie à la mairie de Pechbonnieu, mais sous une fausse identité. Nous avons pu organiser un réseau de renseignements et d'incitation à la désertion pour les soldats allemands cantonnés à Toulouse. J'étais aussi responsable régional du RGPD, faisant des tracts pour les prisonniers de guerre et déportés du travail, dans les usines allemandes... »



La libération

Le fanion
Fin août 1944, c'est par la voix du boucher de Montberon que les habitants de Pechbonnieu apprennent la libération de Toulouse. Rapidement, tous les habitants sortent se rassembler, y compris les personnes hébergées par la famille Robène. Animé par cette ambiance électrique, Tihamer Weinmann, qui a rejoint la Résistance au sein du FTP-MOI, accroche à la hâte un fanion aux couleurs de la France au sommet du clocher de l'église. Apprenant qu'une colonne allemande est en approche, les habitants font marche arrière et tentent d'enlever le fanion. Mais le projet se révèle plus difficile que prévu. Nul autre choix alors que de le déchirer en lambeaux pour le faire disparaître. Seule la hampe est restée comme un rappel de cette joie précipitée.